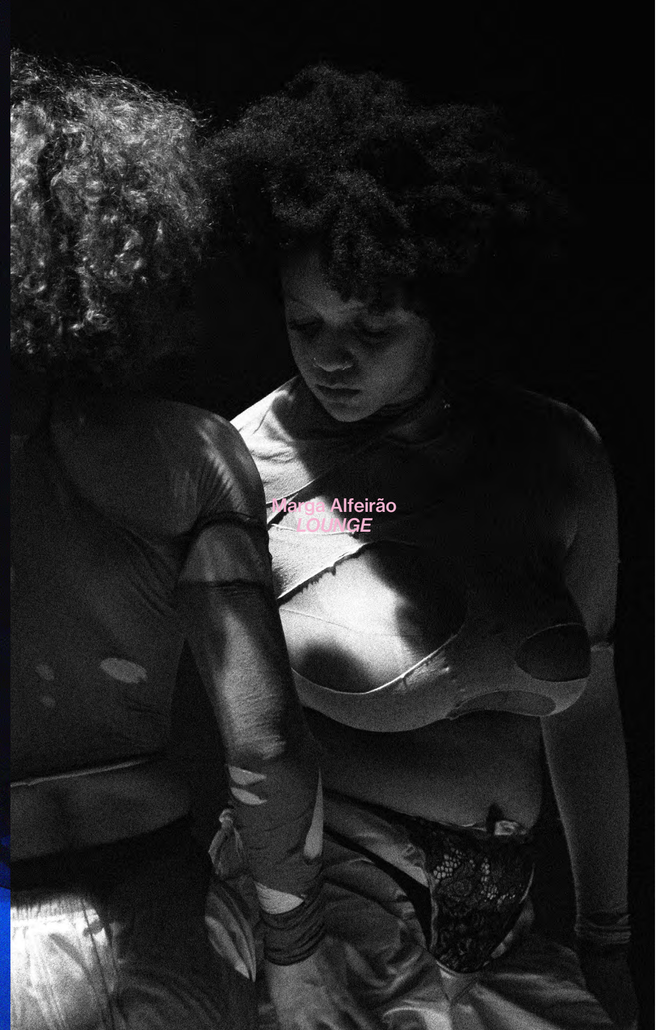






Festival d' Automne Édition 2026

Marga Alfeirão
LOUNGE

Du 9 au 11 oct. CENTQUATRE-PARIS

CENT QUATRE 104 PARIS

Entretien

> À l'exception d'endroits légendaires, comme le Clit Club à New York ou le Pulp à Paris, les lieux de *cruising* et les sex-clubs qui s'adressent à un public lesbien ou FLINTA (Femmes, Lesbiennes, Intersexes, Non-binaires, Transgenres et Agenres) semblent rares et éphémères. Est-ce votre expérience ?

Marga Alfeirão : J'ai déménagé à Berlin vers 2016, et déjà, la scène des clubs queer émettait des signes de fatigue. Au Portugal, d'où je viens, ça n'existait pas vraiment. Mais l'expression d'une sensualité entre femmes se trouvait en abondance là où on entendait plusieurs générations de musique afro-portugaise, que ce soit dans des clubs ou dans un contexte plus traditionnel de musique « *live* ». Ça m'attirait beaucoup, à la fois comme spectatrice et sur les dancefloors.

> *LOUNGE* se situe à la frontière entre la danse comme pratique esthétique et comme pratique sociale. Peut-on dire qu'entre les deux, vous avez ouvert un espace de traduction ?

J'ai grandi en affûtant mon attention aux personnes qui dansent et à leurs interactions. Certes je m'amusais sur les dancefloors, mais j'aimais aussi prendre un moment pour tenter d'avoir une vue d'ensemble. J'étais attentive à la qualité de l'écoute dans la conversation, qu'elle soit verbale ou non. Cette esthétique de l'écoute, cette qualité d'attention, je les ai apprises dans mes échanges avec les femmes, et surtout, dois-je ajouter, dans la socialisation avec des femmes migrantes, avec les cultures diasporiques. Le travail chorégraphique que nous menons avec *LOUNGE* vient stimuler cette fréquence, réchauffer un peu cette qualité d'écoute. Et puis, il y a le fait d'être regardée. Bien sûr, ça n'aurait aucun sens pour moi de créer une œuvre en ignorant celles et ceux qui nous regardent. Il me semble que le spectacle s'éloigne de cette pénétration – j'utilise là un mot très fort, très dur – pour vraiment la dissoudre et inviter d'autres façons d'être regardée et de regarder grâce à la bienveillance, l'écoute et l'attention qui s'échauffent sur scène.

> Il y a une autre frontière à laquelle vous touchez : celui du désir sexuel, cet espace du désir entre deux corps qui s'identifient comme féminins, et qui s'incarne sur scène par une forme infime et ralentie de « *lap dance* ». Est-ce là un tabou, un interdit que vous déposez devant le regard des spectateur·ices ?

S'il n'y avait pas eu ma familiarité avec ces pistes de danse, là où j'ai grandi à Lisbonne, je ne me serais pas sentie aussi audacieuse. Mon approche personnelle n'aurait pas suffi pour m'y plonger. Donc, c'est sûr, mon environnement a fait une partie du travail. Mais il y a aussi la dimension inépuisable de ce désir. Si on continue à l'écouter, si on s'entraîne à rester en contact avec lui, si on l'observe et qu'on l'encourage chez les autres, il s'opère un échange constant. Le tabou, l'interdit, c'est le langage patriarcal qui l'impose durement, sa mission consistant encore à réduire les femmes à des objets, sans égards pour leurs subjectivités, au contraire des motivations du matriarcat, celles du féminisme, celles d'une réalité entremêlée, qui restent – et resteront – indissolubles. Cependant, depuis la première itération de *LOUNGE* en 2023 jusqu'à maintenant, du moins dans le contexte qui est le mien, les récits du désir féminin ont été les cibles de nombreuses attaques, avec un renouvellement des mécanismes à l'œuvre pour faire disparaître l'individualité et le désir des femmes : réactiver *LOUNGE* aujourd'hui vient aussi avec plus de rage et de colère.

> La scène est nue. Il n'y a que deux corps, sanglés et enroulés dans des bandes de vêtements. Seuls les éclairages changent. Et il y a la musique.

Le tissage de ces éléments a évidemment été très important, en relation avec le voir et le pas voir. Ce qu'a fait Thaís Nepomuceno-Veiga aux lumières, ajoute d'autres gestes à ceux de la physicalité de la performance, par exemple ; aveugler le public ; éclairer seulement le plancher – à nouveau, orienter l'attention vers une qualité d'écoute. Cela fait partie du dialogue, accordé à la puissance du *lap dance*. Je me demande de façon insistante quelles sont les stratégies ou l'étiquette qui permettent aux corps de se rencontrer, qui encouragent l'expression personnelle des femmes, leur rapprochement. La musique mixée par Shaka Lion et Hinna Jafri est certainement un élément fort de cette invitation.

> Avez-vous étudié le *lap dance* ou en avez-vous inventé une version déconstruite ?

Aucune d'entre nous n'a appris avec des professionnel·les. Les codes du dancefloor, avec ses histoires et sa géopolitique, sont imprégnés en nous. Pour Mariana Benengue, c'était plutôt au Congo et à Paris ; Myriam Lucas, à San Diego puis Berlin ; moi à Lisbonne et Alentejo. Le travail consistait à réduire la vitesse, concentrer la tension, et s'inspirer de la Tarraxinha (danse originaire d'Angola) pour la relation de ping-pong entre les deux performeuses, à cause de son tempo et de la synchronisation nécessaire pour qu'il y ait magie.

> Dans cette relation, y a-t-il une dynamique des rôles entre les deux personnes sur scène : butch / fem*, active / passive ?

À la base, nous sommes trois. Parfois c'est un duo entre Mariana et moi, parfois entre Mariana et Myriam, parfois entre Myriam et moi, les personnalités peuvent peut-être endosser un rôle, mais ce n'est pas vraiment une dynamique. Bien sûr, il y a une partition qui joue un rôle dans la chorégraphie elle-même, et il y a certaines clefs sur lesquelles nous nous reposons, parce qu'elles fonctionnent, et que nous les avons tellement répétées qu'il est difficile de les abandonner, mais il y a aussi de l'espace pour inclure de la nuance, de la « *vibe* », les sentiments du jour et du moment.

> *LOUNGE* parle à la culture queer, mais pas seulement : peut-on dire qu'une perspective personnelle est ici généralisée, s'adressant à un public non défini ?

Je me souviens qu'on a montré *LOUNGE* dans un espace qui n'était pas un théâtre. L'organisateur voulait absolument présenter la pièce comme une utopie lesbienne. J'étais perturbée. J'ai du mal avec le mot utopie comme si c'était la seule échappatoire. Plutôt qu'une généralisation, je préfère adopter une approche qui s'adresse à chaque personne, avec l'énergie qu'elle apporte. Cela fait aussi partie de cette écoute que je ressens en tant que chorégraphe, en tant que performeuse, où la perception du public doit avoir une part active de ce que je fais. Autrement, la pièce n'a pas la nécessité d'être portée à la scène.

Propos recueillis par Élisabeth Lebovici, mars 2026.

Retrouvez sur le site internet du Festival d'Automne : entretiens, teasers, podcasts et articles de presse, dans les rubriques Archives, Ressources et Dans la presse.

*Les termes « butch » et « fem », issus de l'anglais et employés en français, désignent des expressions de genre au sein de la communauté lesbienne. Le terme « butch » désigne une lesbienne qui adopte une expression de genre associée à la masculinité, notamment dans son apparence, sa manière de s'habiller ou son attitude. Le terme « fem » désigne, quant à lui, une lesbienne qui adopte une expression de genre associée à la féminité.

Marga Alfeirão (Lisbonne, Berlin)

Marga Alfeirão est une chorégraphe portugaise qui utilise différents médiums pour créer des espaces propices à l'exploration de l'intimité et de la sexualité à travers la danse et la performance. Fortement influencée par les genres de danse et les textures sonores issus des diasporas africaines présentes à Lisbonne, elle développe un travail autour des représentations du féminin. Ses créations explorent également des formes de sensualité portées par un regard féminin ou féminisé, notamment dans sa nouvelle création, *KITADA*, qui aborde les thèmes de désir féminin et d'érotisme, les transmissions affectives et corporelles entre générations de femmes, ainsi que les traces laissées par ces expériences dans le corps. *LOUNGE* (2023) a reçu le prix 8:tension Young Choreographers Award. La même année, elle crée *No Biggie Deal*, un solo consacré à The Notorious B.I.G., inspiré par le traitement médiatique des célébrités et la nostalgie. Sa première pièce de groupe, *no c o r a ç ã o dela*, a été créée en 2025 au Sophiensaele, à Berlin.

LOUNGE

CENTQUATRE-PARIS

Durée : 50 minutes

9 – 11 octobre
104.fr 01 53 35 50 00

Conception Marga Alfeirão avec Mariana Benenge, Myriam Lucas et Shaka Lion. Performance Mariana Benenge, Marga Alfeirão. Chorégraphie Marga Alfeirão, Myriam Lucas, Mariana Benenge. Montage et mixage sonore Shaka Lion, Hinna Jafri. Scénographie Yoav Admoni. Stylisme et costumes Mariana Benenge, Marga Alfeirão. Création lumières Thaís Nepomuceno Veiga. Dramaturgie Jette Büchsenschütz, Mateusz Szymanówka. Assistanat à la production Francisca Spuzi. Distribution neon lobster – Giulia Messia & Katharina Wallisch.

Production Marga Alfeirão
Coproduction Sophiensæle (Berlin)

Le CENTQUATRE-PARIS et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Avec le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian – Délégation en France.

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
DÉLÉGATION EN FRANCE

Les partenaires média du Festival d'Automne

Festival d' Automne
festival-automne.com 01 53 45 17 17

Identité visuelle : Spassky Fischer.
Crédits photo : Mayra Wallraf.

LA DÉFERLANTE
LE MÉDIA DES RÉVOLUTIONS FÉMINISTES

« DÉSOBÉIR, C'EST CHOISIR DE VIVRE »
Sarah Schulman
dans *La Déferlante*,
septembre 2026



La Déferlante **est une revue trimestrielle, une maison d'édition et une newsletter consacrées aux féminismes et aux luttes LGBTQIA+. Disponible sur abonnement et en librairie.**

LAURA ACQUAVIVA POUR *LA DÉFERLANTE*